

5

HISTOIRE

D'UNE

INSCRIPTION

LECTURE FAITE A LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

le 12 Novembre 1886

PAR

CAMILLE JULLIAN

Membre de la Société

Chargé de cours à la Faculté des Lettres

BORDEAUX

IMPRIMERIE V^e CADORET

17 — RUE MONTMÉJAN — 17

1886



A MONSIEUR A. ALLMER

Membre correspondant de l'Institut

Témoignage de pieux respect et de reconnaissante affection

HISTOIRE

D'UNE INSCRIPTION

MESSIEURS,

On reproche volontiers à ceux qui étudient les inscriptions, — vous savez qu'on les appelle communément, quelquefois avec une nuance de mépris, des *épigraphistes*, — on leur reproche de chercher toujours la *petite bête*, et même de la trouver parfois : on les accuse de ne voir dans la science que les côtés accessoires, les détails infimes, les vérités inutiles..... A quoi bon, dans les recueils épigraphiques, multiplier les renseignements sur la forme des lettres d'une inscription, sur la nature du monument qu'elle accompagne, sur son origine, sur ses destinées depuis le jour de sa découverte? A quoi bon fatiguer l'esprit et les yeux de ses lecteurs par d'interminables citations? donner, par exemple, le nom de tous les auteurs qui ont publié avant vous et comme vous le texte que vous imprimez? Pourquoi tout cela, je vous le demande, si ce n'est pour faire étalage d'érudition aux yeux des quelques contemporains qui ont le malheur de faire de l'épigraphie?

Je voudrais, en prenant un exemple, justifier les épigraphistes de leurs minutieuses recherches, et vous faire connaître en même temps le plus précieux monument qui nous reste du passé de notre ville.

I

Le *Dépôt d'Antiques* qui se trouve dans une des salles de l'hôtel Jean-Jacques Bel possède un monument en marbre qui porte l'inscription suivante :

AVGVSTO·SACRVM
ET·GENIO·CIVITATIS
BIT·VIV·

Cette inscription doit se lire, si nous complétons les mots gravés en abrégé :

Augusto sacrum et Genio civitatis Biturigum Vivischorum.

Nous la traduirons ainsi : « Consacré à l'Auguste et au » Génie de la cité des Bituriges Vivisques ». C'est la dédicace de l'autel qui était consacré, qui appartenait à ces deux divinités : l'Empereur, et le Génie des Bituriges Vivisques, c'est-à-dire du peuple dont Bordeaux, *Burdigala*, était le chef-lieu.

Regardons d'abord de très près, — il n'est pas inutile d'être myope pour faire de l'épigraphie, — les caractères de l'inscription, et examinons d'imperceptibles détails que l'imprimeur peut à peine reproduire. Nous remarquerons dans les lettres certaines élégances ou, si vous préférez, certaines bizarreries qui ne sont plus employées par les graveurs ou les marbriers du temps présent. Tous les T dépassent l'alignement : leur barre transversale fait saillie au-dessus des autres lettres. C'est un fait que l'on rencontre très fréquemment sur les monuments bien gravés de l'époque romaine : il apparaît au premier siècle de notre ère, il commence à disparaître au quatrième. On allongeait de cette manière un certain nombre de lettres, mais aucune plus que le T : il est à noter que les monuments où l'on ne retrouve cette particularité que pour la lettre T et la lettre I sont généralement du premier siècle ou de la

première moitié du second. Il faut voir, j'imagine, dans ce fait, — au moins quand il s'agit du T, — une fantaisie, une recherche d'élégance des *lapicides* romains.

A la fin de la première ligne de notre inscription, les deux lettres V et M ne sont pas détachées, isolées l'une de l'autre : le lapicide les a réunies en un monogramme. Les graveurs d'autrefois, surtout ceux de la Gaule, aimaient beaucoup cet emploi de monogrammes, autrement dit de *lettres liées* ou de *ligatures*, et c'est ce qui rend souvent nos inscriptions si difficiles à lire. On sait qu'aujourd'hui les imprimeurs, — qui sont, à plus d'un égard, les vrais héritiers des lapicides romains, — n'ont conservé que pour deux cas l'usage de ces monogrammes, pour les ligatures de A et de O avec E : Æ et OE : ils les ont empruntées plus ou moins directement aux graveurs d'inscriptions latines. Ces monogrammes étaient beaucoup plus recherchés autrefois, et pour plusieurs motifs : d'abord, les lettres ainsi réunies offraient un aspect plus élégant, plus artistique, que les caractères isolés et mis simplement bout à bout ; puis, elles permettaient de ménager la place sur le monument, de faire tenir beaucoup de lettres et de mots sur la même ligne ; enfin, elles devaient aussi ne pas déplaire à la personne qui faisait les frais du monument, car la gravure se payait, semble-t-il, à tant la lettre, et un monogramme ne pouvait valoir plus qu'une lettre. — Voici ce qui est arrivé au lapicide chargé d'écrire en première ligne. sur l'autel bordelais, les deux mots : AVGVSTO SACRVM, En gravant le premier AVGVSTO, il a mal pris ses mesures, il a laissé entre les lettres, comme on dit en typographie, des *espaces* trop grandes. Il s'est aperçu que la place lui manquait, au bout de la ligne, pour les six lettres du mot SACRVM. Il n'a pas voulu couper le mot en deux et en renvoyer la fin à la ligne suivante, comme on fait couramment de nos jours en imprimerie, et comme les graveurs romains faisaient d'ailleurs eux-mêmes très souvent ; notre biturige ne s'y est pas résigné, cela aurait détruit la symé-

trie et gâté l'effet artistique de son inscription. Il a recouru à l'ingénieux expédient de réunir, de souder en un seul caractère ces deux lettres V et M, ainsi : VM. De cette manière, il a pu, sans encombre, arriver en même temps à la fin de sa ligne et de son mot.

Remarquez, à la seconde ligne, ce point placé au milieu de la lettre O du mot GENIO. On a voulu reconnaître dans la présence de ce point au centre de notre O la marque de l'antiquité de ce monument. Il est bien vrai de dire que les *O ponctués*, — pardonnez-moi cette expression, — sont particuliers aux temps les plus anciens de l'épigraphie gallo-romaine et qu'ils ne paraissent plus, semble-t-il, après le règne d'Auguste. Mais il faut, pour assigner à un O de ce genre une date aussi reculée, il faut que le point soit bien au centre de la lettre, il faut par conséquent que le tracé de cette lettre forme une circonférence parfaite. Dans les inscriptions anciennes, le point marque l'extrémité d'un des rayons du compas qui a servi à dessiner l'O sur la pierre. Tel n'est pas le cas de celui qui nous occupe : cet O a la forme d'un ovale, et non pas d'un cercle ; ce n'est pas un O archaïque. Mais d'où vient alors le point qu'il renferme ? La chose est bien simple : le mot GENIO, dont cet O est la dernière lettre, devait être séparé du mot suivant, CIVITATIS, par un point. Le lapicide n'a pas trouvé assez de place, pour ce point, entre les deux mots : il l'a placé au centre de la lettre finale du premier. Le point n'est pas le centre de cet O, il ne lui appartient pas, comme dans les plus vieilles inscriptions : c'est un transfuge venu d'à côté.

II

Notre inscription est la dédicace du monument sur lequel elle se lit. Ce monument est un autel quadrangu-

laire du type consacré chez les sculpteurs anciens (1). Des quatre faces du dé, la principale est occupée par notre inscription; les faces latérales présentent, en bas-relief, l'une, un de ces vases à col étroit dont les Romains se servaient dans leurs sacrifices, l'autre, une sorte de rosace, qui encadre le buste d'un génie ailé : cette rosace désigne, j'imagine, la soucoupe ou patère, *patera*, à l'aide de laquelle les prêtres faisaient les libations destinées aux dieux. Sur la face postérieure de notre autel, nous voyons une couronne de chêne : vous savez que ces sortes de couronnes furent décernées, même à des empereurs, « pour avoir sauvé des citoyens romains. » L'entablement de notre autel est surmonté de deux volutes à imbrications, ornement qui rappelle, sans doute, les faisceaux de feuillages qui, dans les plus anciens temps de la religion, servaient à décorer le sommet des autels. Vous voyez que les motifs de toutes ces sculptures n'ont pas été pris au hasard. Ils se réfèrent tous à la destination du monument. Le vase, la patère, les volutes nous annoncent un monument religieux; la figure ailée, la couronne de chêne nous confirment ce que l'inscription nous a fait pressentir, qu'il est dédié à un génie et à l'Empereur, *genio* et *Augusto*.

III

Des deux divinités à qui il appartient, — vous savez que le mot *sacrum* signifie « la chose d'un dieu », — c'est l'Auguste qui est nommé en première ligne. Le culte de l'Empereur était en effet devenu avec une étonnante rapidité le culte principal du monde romain : celui de Jupiter même ne pouvait lui faire concurrence. On n'adorait pas Jupiter dans

(1). Voyez, dans le tome VIII des *Actes de la Société Archéologique*, la reproduction des quatre faces de cet autel, d'après le fidèle et gracieux dessin de M. Ch. Robert.

toutes les villes : l'Empereur avait autant de dévots qu'il avait de sujets, ce qui donnait à l'Empire une sorte d'unité religieuse. Aussi, ne vous étonnez point si l'Auguste est nommé avant le Génie sur ce marbre : il en est presque toujours ainsi lorsque le Prince est associé à une autre divinité.

Naturellement, le Prince est appelé *Augustus* : il s'agit ici, en effet, d'un autel, d'un monument religieux au premier chef. Or, la religion impériale ne connaît l'Empereur que sous le nom de *Augustus*. *Augustus* est le titre de sa dignité religieuse, comme *imperator* est celui de sa souveraineté militaire, *princeps*, celui de son autorité civile. A Rome, on l'appelle *princeps* ; pour les soldats, il est l'*imperator* : quand les citoyens l'adorent, le prient, lui élèvent des autels, il est *Augustus*. *Augustus* est le nom de la divinité impériale, comme *Jupiter* celui du dieu du Capitole.

La divinité qui partage cet autel avec Auguste est le Génie de notre cité, des Bituriges Vivisques. Vous vous rappelez de combien de génies les Romains avaient peuplé la terre. Aucun endroit, dit Servius, n'est dépourvu de génie. Les cités avaient le leur, comme les hommes : « De même », a dit Symmaque, « que les hommes reçoivent des âmes en » naissant, de même les peuples ont en partagé des » génies. » Le peuple romain avait le sien, qui disparut, dit-on, le jour où le dernier des grands empereurs, Julien, fut frappé à mort. Toutes les provinces et toutes les cités avaient le leur, y compris, vous le voyez, la nôtre.

Quand je parle de cité, Messieurs, j'entends par là ce que les Romains appelaient *civitas*, non pas une ville, une agglomération de maisons, mais un peuple, une petite nation, une réunion d'hommes, ou, pour nous servir d'un mot tout moderne, une « commune ». Les Bituriges Vivisques formaient une grande commune dans l'empire romain, une *civitas*, une cité qui comprenait près des deux tiers de ce département. C'est à cette commune, à cet

ensemble d'individus qu'appartient notre Génie : il est le génie d'un peuple, non pas d'une ville, d'un certain nombre d'hommes, les Bituriges, et non pas d'une partie du sol ou d'un groupe de demeures. Les divinités qui présidaient à ce sol, à ces demeures, qui les protégeaient, portaient rarement le nom de génie, réservé plus spécialement à celles qui étaient en relations immédiates avec l'humanité. On les appelait souvent, dans notre pays, — le sud-ouest de la Gaule, — des *Tutelles*, *Tutelae*, et j'aurai l'occasion de dire ailleurs ce que je crois qu'on doit entendre par ce mot. Bordeaux, *Burdigala*, en tant que ville, avait sa déesse tutélaire anonyme, sa *Tutela*, à laquelle était consacré le fameux temple que fit abattre le roi Louis XIV. Les Bituriges Vivisques, en tant que peuple, avaient leur génie, auquel cet autel était dédié.

Vous comprenez pourquoi l'Empereur se trouve associé au Génie. Il est, lui aussi, une sorte de génie du monde romain : il est la divinité bienfaisante de tous les hommes qui reconnaissent sa loi. C'est un esprit protecteur des familles et des États. Aux Lares domestiques on ajoute toujours l'Empereur : il fait partie des dieux de la famille. Dans le culte rendu par les provinces, on associe Rome et Auguste. Les cités ont désormais deux génies, comme si le Prince était pour elles une seconde âme créatrice et vivifiante.

IV

Ce fut sous le monarque spécialement appelé Auguste que ce culte de l'empereur s'établit, par conséquent dès l'origine du régime impérial. Toutes les nations de la Gaule lui élevèrent des autels, à ce que nous apprend Suétone, et les Bituriges Vivisques, quoique assez peu importants alors, n'ont pas dû refuser leur hommage au premier empereur. Ne serait-ce pas l'autel qu'ils ont élevé alors, que nous avons sous les yeux?

Cela est possible : rien dans la rédaction de l'inscription et le style du monument n'empêche de croire qu'il ait été consacré au fondateur de l'empire. Il a même pu lui être dédié et servir plus tard, néanmoins, au culte de tous les Augustes qui lui ont succédé. Certaines monnaies d'Asie, frappées sous différents empereurs, portent comme légende, *Romae et Augusto*, « à Rome et à l'Auguste » : la légende demeure la même, la tête de l'empereur varie. De même, après avoir désigné Auguste, le mot « *Augusto* » de notre inscription a pu s'adresser à tous ses héritiers.

Cependant, la forme des lettres permet d'hésiter. Les caractères sont réguliers, sans doute, mais ils semblent trop grêles, trop allongés, gravés trop peu profondément pour appartenir au temps d'Auguste, — la véritable époque de ce qu'on appelle les *lettres carrées*, l'écriture lapidaire. L'inscription semble plutôt de la fin que du commencement du premier siècle. Mais acceptez cela, je vous prie, comme une impression, non, tant s'en faut ! comme un jugement. Si cette impression était conforme à la vérité, on pourrait croire que notre autel a été refait sur le modèle de celui qui a dû être élevé au temps d'Auguste. Mais je sens que je m'égare en pleine hypothèse.

V

Notre autel a été élevé, je pense, aux frais et par les soins du Conseil des décurions : s'il en était autrement, les donateurs de ce monument, simples particuliers ou collèges, n'auraient pas oublié de faire graver leur nom et de perpétuer le souvenir de leur pieuse générosité. La ville de Périgueux possède un autel assez semblable à celui-ci, élevé par la corporation des bouchers, *laniones*, qui a fait graver sur la pierre son nom en toutes lettres. Le Génie des Arvernes a son monument, élevé par un citoyen romain. Il y en a bien d'autres analogues en Gaule. Aucun

de ceux que le temps a respectés ne présente un caractère officiel et municipal comme le nôtre.

Il était dressé soit sur le forum de Bordeaux, — auquel a succédé, vraisemblablement, la place de la Comédie, — soit dans un des temples qui le bordaient. Le Musée de Narbonne conserve, gravé sur le marbre, un règlement célèbre, celui de l'autel élevé à Auguste en l'an 41 par la plèbe de cette ville : les habitants se vouent à perpétuité au culte de l'empereur, lui érigent un autel sur le forum et s'engagent à venir chaque année, aux mêmes jours, lui offrir de solennels sacrifices. Notre autel jouait sans doute le même rôle à Bordeaux : il devait s'appeler comme celui de Narbonne, *ara Augusti*, « l'autel d'Auguste ». C'était devant lui que tous les ans, aux dates fixées par le règlement de fondation, les principaux de la ville se réunissaient pour offrir aux deux génies protecteurs de la nation l'encens et le vin des sacrifices. Cet autel était à la fois comme le centre politique et le foyer religieux de la cité des Bituriges.

VI

Quand vint le christianisme, il ne fut pas condamné à la destruction. Les princes chrétiens le respectèrent : il devint, j'en suis sûr, le trait d'union entre tous les sujets de Rome, divisés maintenant par d'abominables luttes religieuses. Chrétiens et païens, au moins ceux des chrétiens que n'aveuglait pas un zèle de néophyte, ont dû souvent se rencontrer dans le forum de Bordeaux devant l'autel d'Auguste, oublieux de leurs luttes, faisant trêve à leurs passions, et réunis par une pensée commune de reconnaissance, d'amour et de respect envers la majesté de l'Empereur et le souvenir de l'antique Génie national. N'est-ce pas au temps de Théodose, le plus chrétien peut-être des empereurs, que fut donnée la meilleure formule de la religion impériale ? « Une fois que l'Empereur a reçu

» le nom « d'Auguste », dit Végèce, « il faut lui garder sa foi » et sa dévotion, comme à un dieu présent et corporel. »

Ce qui semble prouver que le monument du Génie ne fut point regardé comme un symbole de paganisme et d'idolâtrie, ce qui montre bien l'invincible vénération dont nos ancêtres l'ont toujours entouré, c'est qu'il ne subit point le sort qu'on infligea aux autels de Jupiter, de Mercure ou de la Mère des Dieux, aux autels même de la Déesse Tutélaire de Bordeaux, de celle pour qui on éleva le temple splendide des Piliers-de-Tutelle. Vers l'an 300, au temps où régnait en Gaule Constance-Chlore, à la suite de catastrophes que nous devinons sans les connaître, il fallut entourer de murailles Bordeaux, cité ouverte jusqu'alors : on dut construire des remparts à la hâte, comme sous la menace des ennemis. Les matériaux manquant, on en fit avec tout ce qu'on eut sous la main : autels, statues, bas-reliefs, colonnes et pilastres, c'est à l'aide de ces débris que fut élevée notre première enceinte. Mais l'autel du Génie et de l'Empereur semble avoir été respecté : lui seul peut-être de tous nos monuments, il ne fut pas employé dans la construction de cette muraille. Il continua à demeurer, paraît-il, exposé à l'adoration de tous : en tout cas, jamais les chrétiens ne le traitèrent comme une vulgaire pierre de taille.

VII

Aussi, tandis que tous les monuments qui ornent aujourd'hui les salles de nos Musées ont été trouvés un beau jour en démolissant la muraille romaine, il n'y a pas de date pour la découverte du vieil autel des Bituriges. Aussi loin que nous pouvons remonter dans l'histoire de nos antiquités, nous le connaissons ; et l'inscription qu'il contient est parmi les inscriptions romaines de la Gaule dont il soit parlé le plus tôt au temps de la Renaissance.

C'est tout à fait dans les premières années du seizième siècle qu'un savant belge, qui occupait une haute charge dans une cour allemande, [Hubert Thomas de Liège (ou Leodius), — le même qui a raconté la guerre des Paysans, — vit à Bordeaux notre monument et en fit publier la dédicace. C'est donc un étranger, un voyageur qui révéla pour ainsi dire à la France et à Bordeaux l'existence de ce précieux débris. Mais, dès lors, aucune de nos inscriptions gallo-romaines ne fut plus connue, plus répétée : elle est, disait notre chroniqueur de Lurbe, « recommandée par » toute l'Europe. »

Toutefois la célébrité de l'inscription ne portait pas grand profit au monument. Quand Hubert Thomas de Liège le vit, il se trouvait misérablement relégué dans l'enceinte du Château-Trompette, exposé à toutes sortes d'avanies, à la poussière et aux ordures, et il s'y fût perdu sans le pieux zèle archéologique de Vinet. Vinet, le professeur émérite du Collège de Guyenne, le promoteur des lettres dans notre ville, un des plus doctes et des plus sagaces érudits de la Renaissance, Vinet n'eut pas de passion plus intense et plus patiente à la fois que celle de retrouver le passé de Bordeaux, sa patrie adoptive. Toujours à l'affût des inscriptions et des moindres débris que livrait le sol de la ville, il éprouvait à les admirer, à les étudier un double plaisir de patriote et de savant. Il nous a raconté lui-même avec une naïve émotion comment il sauva l'autel du Génie : il le vit pour la première fois en 1552. « Vous avés », dit-il dans son *Discours sur l'Antiquité de Bordeaux*, « vous avés une pierre de marbre gris » en le Chasteau de Troupeite, que i'advisay plantée la » dedans au coing d'une estable : et priai le Capitaine, que » pour l'amour de la ville de Bourdeaus, et reverance de » l'antiquité, il ne laissast là gaster ceste pierre, ains la » fist oster, et eslever sur quelque mur en veuë de tout le » monde : ce que volontiers me promet faire, et le fit, » comme l'on m'a dit. »

En ce temps-là, professeurs et officiers s'entendaient pour sauvegarder les objets d'art, — ce qui n'arrive pas toujours aujourd'hui. Grâce à Vinet et au capitaine du Château-Trompette, l'autel fut préservé de toute dégradation nouvelle et exposé aux regards du public. Mais cela ne suffisait point : les Bordelais ne tardèrent pas à se prendre pour ce monument si longtemps oublié d'un tel amour, d'un tel respect, qu'un beau jour le conseil municipal décida de lui donner une place d'honneur dans la grande cour de l'Hôtel-de-Ville. Cela se fit quatre ans après la mort de Vinet, en 1590, et, semble-t-il, avec une certaine solennité. « Les Jurats », écrit de Lurbe, « ont estimé de leur devoir de retirer du chasteau Troupeite » un grand marbre gris, tout couvert de poussiere, lequel » cy-devant a esté décrit par Vinet, et l'inscription duquel » est recommandée par toute l'Europe. Ce qu'ayant faict, » ils l'ont eslevé en ladicte maison de ville pres la chappelle. »

Les Jurats firent procéder ensuite à la restauration du monument, sans que nous puissions bien savoir en quoi elle consista ; et enfin, soucieux de conserver à postérité le souvenir de leur zèle archéologique, ils firent placer près de l'autel une belle inscription commémorative, qui rappelait, avec leur nom, leur « respect pour l'antiquité et le » souvenir des Vivisques ». Vous le voyez, ce bel enthousiasme pour l'antiquité n'était pas alors l'apanage des professeurs et des érudits de cabinet. De proche en proche il avait gagné tout le monde, et les capitaines et les gouverneurs et les magistrats des villes tenaient à cœur de rivaliser avec les savants de dévouement et de « reverence » envers la vénérable antiquité.

Voilà désormais notre autel sous la protection des descendants de ceux qui le firent élever. Le voilà entouré d'un respect quasiment filial. Ce sera désormais le premier monument que l'on montrera aux voyageurs de distinction qui viennent visiter notre ville. Vous savez que

nous possédons les relations faites par trois étrangers de passage à Bordeaux vers la fin du xvi^e et au commencement du xvii^e siècle : celle de Hentzner, précepteur d'un jeune noble Silésien qu'il accompagnait dans ses voyages d'instruction, et qui vint à Bordeaux en juillet 1597; celle du philologue hollandais Isaac Pontanus, qui dut visiter notre ville vers 1604, et celle de Zinzerling, que tout le monde connaît sous le nom de Jodocus Sincerus, et qui séjourna ici à la fin de 1612. Nous pourrions ajouter à ces trois noms celui de notre compatriote, le magistrat bourguignon Sanloutius qui vint ici sous le règne de Henri IV. Tous ces voyageurs ont admiré de confiance, ou peut-être par complaisance pour leurs hôtes ou leurs guides, l'autel élevé à l'empereur romain.

Mais déjà au temps de Louis XIII, lors du passage de Sincerus, on commençait à oublier de nouveau l'autel d'Auguste. L'antiquité tombait en discrédit. Le dix-septième siècle fut désastreux chez nous pour l'érudition et l'archéologie. On passe indifférent devant le monument qui excita à un si haut point l'enthousiasme de la génération de Vinet et de de Lurbe. Les deux seules personnes qui s'en occupèrent ici furent des conseillers au parlement : d'Arre-rac en parla en 1625 et de Labrousse en 1657. A cette époque, c'était surtout dans la haute magistrature que se réfugiait le goût de l'érudition. Encore l'un de ces deux magistrats, de Labrousse, ne songea pas le moins du monde à l'autel d'Auguste par amour de l'antiquité. Vous devinez à quel propos il y pensa. Bordeaux et Bourges se sont disputé de tout temps la primatie de l'Aquitaine : le pape Clément V avait reconnu les droits de la première cité. Bourges protesta hautement ; en 1657, de Labrousse écrivit un livre pour défendre la bulle de Clément et les droits de Bordeaux. Il invoqua tour à tour les preuves tirées de la possession de ces droits, des bulles des papes, et de la prééminence de la cité. Comme argument en faveur de cette prééminence, il cita l'autel élevé à Auguste.

Nous voilà bien loin de l'amour désintéressé qu'avaient pour l'épigraphie les savants du seizième siècle.

A part ces deux magistrats, personne ne s'inquiéta plus ici, pendant un siècle et demi, de notre autel du Génie. Le monument demeura oublié dans la cour de l'Hôtel-de-Ville. L'inscription qui rappelait le souvenir des jurats de 1590 se perdit. L'autel s'abîma, se dégrada de nouveau. Ce ne fut que vers le milieu du dix-huitième siècle que l'attention publique se reporta une fois encore vers lui et qu'il commença comme une nouvelle existence de gloire et de renom.

Le milieu et la fin du dix-huitième siècle, en effet, virent se réveiller chez nous l'amour des études d'archéologie et d'épigraphie. C'est à ce moment que le nîmois Séguier, uni à l'italien Maffei, entreprend le recueil général des inscriptions latines et ne recule pas devant ce colossal labeur qui a effrayé d'illustres sociétés savantes. Et ce mouvement, comme au temps de la Renaissance, a gagné toutes les provinces de notre pays et toutes les classes de la population. Les magistrats donnaient l'exemple. A Bordeaux, l'Académie, dont Montesquieu était l'âme, faisait publier le recueil de nos inscriptions. Les intendants l'encourageaient et l'aidaient. Tourny songeait à une carte archéologique de la région. Dupré de Saint-Maur, l'intendant aux projets grandioses et aux nobles pensées, ne dédaigna pas de s'occuper d'épigraphie bordelaise. Aussi bien, n'est-ce pas? les hommes qui ont eu les plus hautes idées ont toujours aimé l'antiquité. M. de Saint-Maur voulut doter enfin Bordeaux d'un Musée épigraphique, et il tint à ce que l'autel du Génie fût, comme il le dit lui-même, la pierre angulaire de cette fondation. Il écrivit aux Jurats pour le leur demander : « Vous enrichiriez bien » autrement le nouveau Museum qu'il s'agit de fonder, en » donnant à l'Académie », — le musée devait être placé sous le patronage de cette Compagnie, — « cet autel de marbre : » exposé depuis si longtemps à toutes sortes d'insultes

» dans la cour de votre Hôtel de Ville, c'est encore un singulier bonheur que ce monument se soit conservé dans l'état où il est..... »

L'Académie prenait, dans l'œuvre de protection de nos antiquités, le rôle abandonné par le Conseil municipal. Cette lettre est du 28 janvier 1781. Le lendemain, les Jurats, après une très courte délibération, firent don à la Compagnie du monument. Le 26 février, l'Académie envoya au Conseil une délégation pour lui présenter « le » témoignage de sa vive reconnaissance. »

L'autel du Génie fut installé dans l'édifice où il se trouve aujourd'hui encore. De 1781 à 1815 on ne cessa de le montrer, de le choyer, de l'adorer presque, autant qu'à la Renaissance, autant peut-être qu'aux jours de l'empire romain. Ce fut pour lui une troisième période de grandeurs. Latapie le montrant un jour au prince de Biscaris, ce dernier lui dit que, s'il l'avait en son pouvoir, « il le » ferait entourer d'un balustre d'or ». On ne l'entoura pas d'une grille d'or, mais, ce qui valait mieux, de toutes les pierres romaines que l'on trouva. Il devint, comme l'avait voulu de Saint-Maur, le noyau autour duquel se forma notre riche collection épigraphique.

Peu à peu cependant on songea moins à lui, et aujourd'hui, il est un peu délaissé dans cette affreuse salle de l'hôtel Jean-Jacques Bel. Mais de nouveaux temps vont arriver pour lui et pour les débris qui l'entourent. On nous promet enfin un beau, un grand Musée lapidaire. Le monument du Génie y aura, je l'espère, la place d'honneur, comme au temps où il était l'ornement de la grande cour de l'Hôtel-de-Ville. Vous avez vu par quelles vicissitudes il a passé. Son sort va être fixé, et le Conseil municipal, j'en suis sûr, acquittera envers lui la promesse faite par les Jurats de la Renaissance.

Vous voyez, Messieurs, qu'il n'est peut-être pas inutile d'étudier de très près l'histoire d'une inscription. Cette histoire nous apprend plus d'un détail précieux même

pour l'histoire générale de cette ville. *Habent sua fata ruinae* : les moindres monuments d'un pays ont été mêlés à sa vie : les bien connaître, c'est approfondir cette vie. Il y a beaucoup de petites choses en épigraphie, je le sais bien, mais toujours, par quelque côté, ces petites choses touchent aux grandes.

